

L'Enfant retrouvé : la représentation de l'enfance et ses enjeux aux XVII^e et XVIII^e siècles

Sophia Mehrbrey, Université de Rouen, CEREdI,

Lettres modernes, littérature française XVII^e et XVIII^e siècles.

Dans *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Philippe Ariès a constaté le premier que l'enfant moderne, tel que le XX^e siècle le connaît, n'existait pas au XVII^e siècle. Cependant, alors qu'Ariès situe ce qu'il appelle la naissance d'un sentiment d'enfance au début du XVII^e siècle¹, le discours critique a surtout retenu une autre idée de l'ouvrage d'Ariès : l'invention de l'enfant moderne chez Rousseau. Ainsi, dans un article qui propose une synthèse « de la littérature sur l'histoire de l'enfance² », l'historien John Ward présente le XIX^e siècle comme un tournant pour la conception de l'enfance. Déjà le titre, « De l'enfant "sans état" à l'enfant comme "personne" - L'évolution de la condition des enfants en France, du milieu du XIX^e siècle aux années 1920 », suggère le désintérêt à l'égard de l'enfant avant les années 1800. Car, si au début du XIX^e siècle encore, l'enfant n'avait pas d'état, que pourrait-on attendre des siècles précédents ? Et en effet, dès le début de son article, l'auteur affirme :

Jusqu'au XIX^e siècle, pour la plupart des groupes sociaux, l'enfant a été considéré par ses éducateurs soit comme un adulte en miniature, soit comme un être incontrôlé presque sauvage à qui il fallait inculquer des règles de sociabilité par la force.³

La perception de l'enfant comme un adulte en voie de perfection a été largement retenue dans le domaine de la critique littéraire, où on a longtemps négligé l'analyse des personnages enfants, et abordé la plupart des personnages juvéniles comme des adultes. Roger Mercier affirme par exemple que « dans la littérature du XVIII^e siècle, pas plus que dans celle du siècle précédent, l'enfant ne tient une grande place. Il est considéré comme un objet ennuyeux ou en tout cas indigne de retenir l'attention.⁴ » Pour preuve de ce désintérêt, l'auteur se réfère à l'exemple de *La Vie de*

1 Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, p. 177-186.

2 http://www.editions-harmattan.fr/auteurs/article_pop.asp?no=14498&no_artiste=18389

3 *Idem.*

4 Roger Mercier, *L'Enfant dans la société du XVIII^e siècle (avant l'Émile)*, Dakar, Publications de la section de langues et littératures, n° 6, 1961, p. 65.

Marianne de Marivaux. Si Marivaux passe en effet très vite sur la petite enfance de Marianne, celle-ci n'a pourtant que quinze ou seize ans au moment où l'intrigue principale commence. Marianne n'est donc pas adulte, ni perçue comme telle. « Il n'était pas convenable d'être hors de toute tutelle à mon âge⁵ », commente la narratrice auto-diégétique sa propre situation, montrant par là qu'une fille de quinze ans n'était certainement pas considérée comme une adulte. Marianne est une adolescente, une fille pubère ; or non seulement les deux termes sont déjà en usage à partir du XVII^e siècle, mais Marivaux place les caprices de sa jeune héroïne au centre de l'intrigue, l'immatunité de Marianne étant souvent en décalage avec les convenances de la civilité aristocratique. Alors que la Princesse de Clèves, qui a le même âge, a déjà parfaitement intégré les codes de la bienséance, étant effectivement passée par son mariage du côté des adultes⁶, Marianne reste tout le long du roman du côté des enfants (ou pour le moins des adolescents, mais les deux âges sont souvent confondus à l'époque en question), sa véritable entrée dans le monde se trouvant postérieure au roman. Si des travaux plus récents s'efforcent à nuancer le regard porté sur la conception de l'enfant des XVII^e et XVIII^e siècles, d'autres continuent malheureusement à minimiser la place des enfants dans la littérature française⁷.

Cependant, un simple relevé des personnages juvéniles du paysage littéraire des XVII^e et XVIII^e siècles met en évidence la nécessité d'interroger la conception spécifique que l'on

5 Marivaux, *La Vie de Marianne* [1731-1742], Jean Goulemot (éd.), Paris, Librairie générale française, coll. Le Livre de Poche, 2007, p. 128.

6 Mme de la Fayette, *La Princesse de Clèves* [1678], Dorian Astor (éd.), Paris, Gallimard, coll. Folio plus classiques, 2005.

7 Un article de Gérard Lahouti est emblématique de la manière dont la critique fait persévérer les lieux communs sur l'enfance. Alors qu'il affirme vouloir nuancer la thèse de Philippe Lejeune selon laquelle la naissance de l'autobiographie coïncide avec celle du récit d'enfance, moment que le spécialiste de l'autobiographie situe en 1782, année de la publication des *Confessions* de Rousseau, G. Lahouti participe au final à la minimisation du souvenir d'enfance avant Rousseau. D'une part, il passe sous silence un nombre assez remarquable de mémoires du XVII^e siècle qui accordent déjà une place non-négligeable au récit d'enfance, déclarant que c'est au XVIII^e siècle qu'« émerge progressivement la possibilité d'écrire cette enfance » ; d'autre part, sur un article de quinze pages, l'auteur consacre à peine cinq pages à l'ensemble des mémorialistes qui précèdent Rousseau ! Voir G. Lahouti, « L'intervention de l'enfance : le statut du souvenir d'enfance », dans E. Berriot-Salvadore/I. Pébay-Clottes (dir.), *Autour de l'enfance*, Biarritz, Atlantica, 1999, p. 163-191. Ce sont, en effet, souvent les travaux sur les mémoires qui s'inspirent d'Ariès pour justifier le supposé désintérêt à l'égard de l'enfance. À propos des *Mémoires* de Saint-Simon, Delphine de Garidel déclare : « Il est bien établi, depuis les travaux de Philippe Ariès, que l'enfant n'a pas d'histoire aux XVII^e et XVIII^e siècles. L'éviction des *Mémoires* s'inscrit dans ce contexte. », cf. D. de Garidel, *Poétique de Saint-Simon, Cours et détours du récit historique dans Les Mémoires*, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 104. Suivant cette ligne d'interprétation, Marc Hersant contribue, lui aussi, à la diffusion d'une vision problématique de la conception de l'enfant à cette époque, déclarant dans sa biographie sur Saint-Simon : « Les pages consacrées à l'enfance sont rares dans les récits autobiographiques, du moins avant Jean-Jacques Rousseau », cf. Marc Hersant, *Saint-Simon*, Paris, Gallimard, 2016, p. 26.

avait alors de l'enfant. Car, et des exemples comme *Le Page disgracié* de Tristan l'Hermitte⁸ ou *La Vie de Marianne* le prouvent de manière incontestable, l'enfant de cette époque ne peut pas être réduit à une version imparfaite de l'adulte. En m'inspirant des travaux de Foucault et de ceux de Berger et Luckmann sur la construction sociale de la réalité je me suis efforcée de rétablir la conception de l'enfant propre à l'épistémè des XVII^e et XVIII^e siècles. Dans ses théories, Foucault conçoit l'homme comme le produit d'un discours qui est soumis à une dynamique historique. À partir de cette thèse qui met en cause la conception d'une identité absolue, c'est-à-dire immuable et porteuse de signification en soi, les penseurs des sciences sociales ont défini leur concept d'identité. Ainsi, selon Berger et Luckmann, l'identité est toujours le produit d'une représentation sociale⁹. Pour l'enfant, cela paraît encore plus pertinent. L'enfant étant littéralement réduit au silence - *infans* désignant celui qui ne parle pas – son identité se révèle toujours être une projection adulte. Dans *Child-Loving*, James Kincaid défend la théorie selon laquelle « a child is not, in itself, anything¹⁰ » - « l'enfant n'est pas, en lui-même, quoi que ce soit. ». Ce sont les adultes, qui dominent le discours social et qui remplissent l'enfant, tel une matrice, de son contenu respectif. Dans *Les mots et les choses*, Foucault expose le pouvoir créateur propre au langage et ainsi à l'écriture. L'épistémè de la renaissance était celui des similitudes, structuré par l'étroite ressemblance entre les mots et les choses. À partir de l'exemple de Don Quichotte, Foucault montre comment cette épistémè est confrontée à son échec et fera ensuite place, au début du XVII^e siècle à une nouvelle conception du monde :

Don Quichotte dessine le négatif du monde de la Renaissance ; l'écriture a cessé d'être la prose du monde ; les ressemblances et les signes ont dénoué leur vieille entente ; les similitudes déçoivent, tournent à la vision et au délire ; les choses demeurent obstinément dans leur identité ironique : elle ne sont plus que ce qu'elles sont ; les mots errent à l'aventure, sans contenu, sans ressemblance pour les remplir ; ils ne marquent plus les choses [...] L'écriture et les choses ne se ressemblent plus.¹¹

Si « L'écriture et les choses ne se ressemblent plus. », le langage garde tout de même un certain pouvoir, ou, plus précisément, il acquiert de nouveaux pouvoirs, notamment celui de la création : Ainsi Foucault déclare qu'« entre la première et la seconde partie du roman, dans l'interstice de ces deux volumes, et par leur seul pouvoir, Don Quichotte a pris sa réalité. Réalité

8 Tristan l'Hermitte, *Le Page disgracié* [1643], Jacques Prévot (éd.), Paris, Gallimard, 1994.

9 Voir Peter Berger/Thomas Luckmann, *La Construction sociale de la réalité* [1966], Danilo Martuccelli (trad.), Paris, Armand Colin, 2012.

10 James Kincaid, *Child-Loving, The Erotic Child and Victorian Culture*, New York, Routledge, 1992, p. 4.

11 Foucault, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1966, p. 61 sq.

qu'il ne doit qu'au langage, et qui reste entièrement intérieure aux mots¹² ». Le langage n'est donc plus réduit à la représentation au sens d'une simple reproduction de la réalité extérieure ; il a lui-même acquis un pouvoir créateur, la réalité se révèle malléable par le langage, notamment le langage littéraire. L'enjeu de la représentation littéraire de l'enfant à l'âge classique est donc double : d'une part, dans sa fonction d'un porte-voix du discours social, elle révèle la nouvelle conception sociale de l'enfant. D'autre part, la littérature ouvre un champ d'expérimentation qui permet à cette même conception d'évoluer davantage. Car, comme Kincaid l'a observé à juste titre, un enfant n'est pas, en lui-même, quoi que ce soit ; le pouvoir créateur nouvellement attribué au langage donnera aux auteurs la liberté d'inventer l'enfant à leur gré.

Si l'enfant des XVII^e et XVIII^e siècles n'est pas réductible à un adulte en miniature, comment l'imaginaire social de cette époque le représente-t-il donc ? Une première recherche dans *Le Dictionnaire universel de la langue française* d'Antoine Furetière, paru en 1690 nous donne quelques éclaircissements. L'enfance y est définie comme « le bas âge de l'homme jusqu'à ce qu'il ait l'usage de la raison¹³ », alors que l'adolescence serait « la fleur de la jeunesse, l'âge depuis 14 ans, jusqu'à 20 ou 25¹⁴ ». Quant à la puberté, elle est décrite comme « aage & état des filles qui ont passé douze ans, ou des garçons quatorze. On appelle la pleine puberté, l'âge de dix-huit ans.¹⁵ ». Contrairement aux idées reçues, le XVII^e siècle avait déjà une idée précise de l'adolescence et même de la puberté. D'ailleurs, la formule « âge et état » met en évidence que la puberté est plus qu'une simple tranche d'âge. D'autre part, les définitions de Furetière révèlent également que l'âge adulte commence beaucoup plus tard que l'on a tendance à le croire, l'adolescence se pouvant étendre jusqu'à 25 ans.

Mais les définitions de Furetière révèlent autre chose encore, d'une plus grande importance peut-être : la relativité de l'âge dans cette conception. Ainsi ledit âge de raison, qui est fixé à sept ans environ, reste une délimitation assez vague de l'enfance. On voit dans les écrits de l'époque que le moment de l'acquisition de la raison diffère beaucoup selon les enfants. Alors que la Grande

12 *Ibid.*, p. 62.

13 Antoine Furetière, *Le Dictionnaire universel de la langue française* [1690], Paris, Le Robert, 1978.

14 *Idem.*

15 *Idem.*

Mademoiselle semble à l'âge de sept ans avoir déjà « assez de raison¹⁶ », Marianne ne commence qu'à quinze ans environ à « devenir raisonnable¹⁷ ». De même, la formule « jusqu'à 20 ou 25 ans » constitue une délimitation très souple. Les productions littéraires confirment le rôle secondaire que joue l'âge dans la conception de l'enfant classique ; d'autant plus que la frontière entre enfance et adolescence reste elle-même floue. Ainsi on peut rencontrer dans la littérature des adultes de douze ans, des adolescents de 14 et des enfants de 19 ans¹⁸. Sur quels critères peut-on donc rétablir la conception classique de l'enfant ? À part l'âge, qui garde malgré tout une valeur de directive, on peut avancer trois critères fondamentaux : l'avancement physique, la maturité intellectuelle et psychologique (même si le terme est bien entendu anachronique) et enfin l'intégration des codes sociaux.

Déjà à cette époque, on observe bien évidemment la croissance des enfants, le journal de Jean Héroard sur l'évolution du futur Louis XIII en est le meilleur exemple¹⁹. On a aussi une certaine conscience de la transformation du corps au moment de la puberté. En ce qui concerne les garçons, leur croissance est essentiellement thématifiée en rapport étroit avec l'évolution de leur virilité. Ainsi, il est souvent question de la vivacité qui naît dans les adolescents et s'épanouit à l'âge de la jeunesse, c'est-à-dire à l'âge du jeune adulte. Dans les *Mémoires du comte Forbin (1656-1733)*, l'on voit bien que le moment du passage à l'âge adulte coïncide avec une vivacité qui touche à l'étourderie. Ainsi, le mémorialiste déclare à propos du début de sa carrière militaire, point charnière dans la vie d'un garçon : « Quand on entre au Service avec autant de jeunesse et de vivacité que j'en avois, il est dangereux de se laisser surprendre à une fausse délicatesse sur le point de l'honneur²⁰ ». Cette vivacité qui n'est pas un aspect physique en soi, touche malgré tout à l'évolution physiologique des garçons, puisque la croissance du corps et de l'esprit vont de pairs dans

16 *Mémoires de Mlle de Montpensier, petite-fille de Henri IV*, 4 vol., Paris, Carpentier, 1858, t. I, p. 12.

17 Marivaux, *La Vie de Marianne*, op. cit., p. 66.

18 Alors qu'elle est clairement identifiée comme enfant au début de *Cleveland*, Fanny est considérée comme adulte à partir du moment où elle épouse Cleveland, alors qu'elle n'a encore que onze ans. Cf. Abbé Prévost, *Cleveland - Le Philosophe anglais, ou histoire de M. Cleveland, fils naturel de Cromwell, [1731-1739]*, Jean Sgard (éd.), Paris, Éditions Desjonquères, 2003, p. 128-370. En revanche, Thérèse conserve paradoxalement des caractéristiques spécifiquement enfantines jusqu'à l'âge de 25 ans. Ainsi, à cet âge-là, elle « commenç[e] peut-être à penser pour la première fois de [s]a vie. ». L'acquisition de la raison serait pour elle donc fixée à 25 ans seulement. Cf. *Thérèse philosophe*, [1748], Florence Lotterie (éd.), Paris, Flammarion, coll. GF, 2006, p. 129. Enfin, le protagoniste du *Page disgracié* fait véritablement l'expérience de l'adolescence, période s'étendant de 13 à 19 ans environ et qui occupe toute la deuxième partie du roman. Cf. Tristan L'Hermite, *Le Page disgracié [1643]*, op. cit.

19 Voir *Journal de Jean Héroard, médecin de Louis XIII*, Madeleine Foisil (éd.), Paris, Fayard, 1989.

20 *Mémoires du comte Forbin*, 2 vol., Amsterdam, F. Girardi, 1729, t. I., p. 7.

l'imaginaire de l'époque.

Quant aux filles, leur transformation biologique au sens propre est beaucoup plus attentivement surveillée. L'avancement de la fille sur le chemin de l'âge adulte n'est pas seulement jugé à partir de sa croissance. Ce qui s'appelle « vivacité » pour les garçons, s'appelle « embellissement » pour les filles. Toutes les jeunes protagonistes féminines naissent belles, mais leurs charmes croissent systématiquement pour s'épanouir véritablement entre 12 et 16 ans. Mais c'est surtout l'épanouissement des attributs féminins, notamment des seins, qui détermine la maturité d'une fille. L'on en trouve les traces dans *l'Histoire comique de Francion* avec le personnage de Javotte ou encore dans *Thérèse philosophe*²¹. Enfin, c'est bien sûr le moment de la première menstruation qui fait passer la fille de l'enfant à l'adolescente et justifie en même temps la préparation de l'affranchissement de la frontière entre enfance et âge adulte. Or, ce thème étant trop délicat pour être traité ouvertement dans la littérature, le symbolisme floral permet toutefois d'y faire allusion de manière implicite. On parle en effet des filles nubiles comme des « filles en fleurs ». Ainsi, la fleur devient dans certaines occurrences une métaphore de la fille encore innocente, mais prête à être cueillie. Dans « La Princesse Pimprenelle et le Prince Romarin », conte écrit par Caylus, la princesse n'est pas seulement belle comme une fleur, une rose pour être plus exacte, mais elle est décrite comme étant « belle comme la rose du matin²² », l'indication temporelle renforçant encore l'allusion faite à la fraîcheur de la jeune fille. De manière générale, la virginité est, pour les deux sexes l'un des critères principaux pour caractériser l'enfance. Ainsi, une fille qui a sa menstruation appartient à la catégorie des jeunes filles en fleurs, nubiles, oui, mais toutefois enfants.

Quant à la maturité intellectuelle et psychologique, la raison est souvent mobilisé comme critère décisif ; cependant on considère de plus en plus que la raison ne vient pas à l'enfant d'un coup, mais qu'elle lui vient par degrés et que, par conséquent, le processus de maturation est plus long. On le voit dans *l'Histoire comique* de Francion lorsque celui-ci, faisant le récit de sa vie, parle

21 Voir Charles Sorel, *Histoire comique de Francion*, [1623], Yves Giraud (éd.), Paris, Flammarion, coll. GF, 1979, p. 122. ; *Thérèse philosophe*, op. cit., p. 118.

22 Comte de Caylus, « La Princesse Pimprenelle et le Prince Romarin [1741] », dans *Bibliothèque des génies et des fées 12 – Contes*, Julie Boch (éd.), Paris, H. Champion, 2005, p. 137.

du moment où « l'usage de la raison [lui] fut venu davantage²³ », l'adverbe temporel *davantage* montrant bien qu'il s'agit ici d'une évolution progressive. De même, Tristan l'Hermitte déclare : « L'âge avait un peu mûri ma raison, sur la treizième de mes années.²⁴ » Ici encore, le verbe *mûrir* évoque un processus étendu. Enfin, *La Vie de Marianne* de Marivaux, œuvre inspirée de la pensée de John Locke²⁵, est en grande partie l'histoire de cette maturation de la raison de l'héroïne. Le manque de raison, qui caractérise les enfants, leur attribue d'ailleurs une grande innocence qui peut aller de la naïveté jusqu'à la sottise. À son tour, l'innocence devient donc une caractéristique principalement enfantine.

À cela s'ajoutent des critères qui relèvent plutôt du domaine psychologique. Dans les textes moralistes comme en littérature, on associe aux enfants des passions spécifiques, souvent connotées négativement. Pourtant, la peur, la colère, ou la paresse ne sont pas, bien entendu, des caractéristiques exclusivement enfantines²⁶. C'est l'excès, l'absence de modération de ces passions qui sont, selon le discours de l'époque, le propre de l'enfance. Ainsi, les enfants s'évanouissent de peur²⁷, laissent libre cour à l'expression de leur colère, comme Furibond qui « se désespère, enrage, frappe comme un fou à la porte, poussant de hauts cris²⁸ », mais aussi à celle de leur joie, comme la princesse Prétintin et le prince Nirée²⁹. Ces excès sont souvent accompagnés de pleurs. Les enfants pleurent effectivement beaucoup et pour des raisons diverses, que ce soit de peur, de colère ou encore d'embarras³⁰. D'ailleurs, ces pleurs sont à leur tour souvent exagérés ; l'enfant ne pleure pas

23 Sorel, *Histoire comique de Francion*, op. cit., p. 166.

24 L'Hermitte, *Le Page disgracié*, op. cit., p. 70.

25 Voir John Locke, *Sur l'entendement humain* [1689], Jena-Michel Vienne (éd.), Paris, J. Vrin, 2001.

26 Dans les *Caractères*, La Bruyère affirme par exemple que les caractéristiques négatives ne sont pas propres aux enfants, mais au contraire communs à tous les hommes : « Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérants, menteurs, dissimulés, ils rient et pleurent facilement ; ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très petits sujets ; ils ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire : ils sont déjà des hommes », cf. Jean de La Bruyère, *Les Caractères* [1688], « De l'Homme », XI, Emmanuel Bury (éd.), Paris, Librairie générale française, Le Livre de Poche, 2004, p. 411.

27 L'Hermitte, *Le Page disgracié*, op. cit., p. 65.

28 Mme d'Aulnoy, « Le Prince Lutin [1697] », dans *Bibliothèque des génies et des fées 1 – Contes des Fées*, Nadine Jasmin (éd.), Paris, H. Champion, 2004, p. 230.

29 Mlle de La Force, « Tourbillon [1697] », dans *Bibliothèque des génies et des fées 2 - Contes*, Raymonde Robert (éd.), Paris, H. Champion, 2005, p. 359

30 À sept ans, Thérèse philosophe se met à pleurer, parce qu'elle est embarrassée par les questions de sa mère, cf. *Thérèse philosophe*, op. cit., p. 78 ; la princesse Truitonne pleure et s'agite de colère : « Truitonne pleura, cria, gémit, se fâcha », cf. Mme d'Aulnoy, « L'Oiseau bleu [1697] », dans *Bibliothèque des génies et des fées 1 – Contes des Fées*, Nadine Jasmin (éd.), Paris, H. Champion, 2004, p. 197 ; quant à la princesse Aurore, elle se met à pleurer de peur, lorsqu'elle se perd dans la forêt, cf. Mme Leprince de Beaumont, « Aurore et Aimée ». Enfin, la Grande Mademoiselle semble se mettre à pleurer, jusqu'à l'âge de dix ans, dès qu'on lui dit quelque chose qui ne lui

seulement, il « verse un torrent de larmes³¹ », il « pleure amèrement³² » et a bientôt « le visage couvert de larmes³³ ». Ainsi, les larmes des enfants diffèrent des larmes adultes : tandis que celles des enfants servent d'exutoire aux passions, celles des adultes, versées avec modération, cherchent avant tout à attendrir. Alors que les larmes d'attendrissement des adultes répondent au goût des larmes de l'époque, les sanglots, les soupirs, les gémissements enfantins déplaisent généralement³⁴.

L'exemple de la Grande Mademoiselle, qui, à un âge très tendre (entre 3 et 6 ans), se met à pleurer lors d'une grande cérémonie parce qu'elle se sent humiliée par la manière dont son père est traité³⁵, montre que les égarements des passions, les accès de colère, les bouderies sont des puérités que l'on pardonne parfois aux enfants, mais que l'on condamne chez les adultes. La restriction de ces passions, leur contrôle en société constitue l'enjeu principal de l'éducation du XVII^e siècle qui ne veut pas élever de jeunes individus mais des sujets de la royauté. Ainsi, l'intégration parfaite des codes sociaux marque, notamment pour les couches aristocratiques et bourgeoises, la limite véritable entre l'enfance et l'âge adulte. De là, la grande différence entre la Princesse de Clèves et Marianne que nous avons évoquée auparavant.

Après avoir esquissé la représentation de l'enfant dans l'imaginaire classique, il convient d'évoquer le rôle que joue l'enfant dans les écrits de cette époque. Il ne s'agit pas ici de dresser un tableau exhaustif des représentations textuelles de l'enfant, mais tout simplement de présenter les différentes tendances que l'on peut observer dans les écrits des siècles classiques.

Les écrits moralistes jouent un rôle important dans l'élaboration de l'image de l'enfant. Dans ce contexte, l'enfant est souvent investi comme l'*autre* de l'adulte, servant aux moralistes à pointer

convient pas. Lorsqu'on parle mal de son père par exemple, ou encore lorsque Richelieu lui interdit de traiter le Dauphin en futur époux, cf. *Mémoires de Mlle de Montpensier*, op. cit., p. 10-42.

31 *Thérèse philosophe*, op. cit., p. 150 ; Marivaux, *La Vie de Marianne*, op. cit. p. 587.

32 Mme d'Aulnoy, « L'Oiseau bleu », op. cit., p. 193.

33 Tristan l'Hermite, *Le Page disgracié*, op. cit., p. 54 ; Mlle L'Héritier, « Ricdin-Ricdon [1705] », dans *Bibliothèque des génies et des fées 2 - Contes*, Raymonde Robert (éd.), Paris, H. Champion, 2005, p. 141.

34 À propos de la question des larmes, voir Anne Coudreuse, *Le Goût des larmes*, Paris, Desjonquères, 2013 et *Littératures classiques*, « Le langage des larmes aux siècles classiques », n° 62, Paris, H. Champion, 2007.

35 « Je vis ôter et rompre les tableaux de leurs armes [...] j'en demandai la raison : l'on me dit que l'on leur faisoit cette injure parce qu'ils avoient suivi Monsieur. Je me mis aussitôt à pleurer, et je me sentis si touchée de ce traitement, que je voulus me retirer, et que je dis que je ne pouvais voir cette action avec bienséance. », cf. *Mémoires de Mlle de Montpensier*, op. cit., p. 7.

du doigt l'influence néfaste de la corporalité et des instincts animaux qui dominent la nature des enfants. Malebranche déclare par exemple que « la concupiscence [...] règne dans les enfans », qu'ils sont donc systématiquement habités par un amour corrompu, « tourné vers les corps³⁶ » ; il en conclut que l'enfant « sera nécessairement damné ou privé éternellement de l'héritage des enfans de Dieu³⁷ ». Les représentations que proposent La Bruyère, déjà cité, ou encore Bérulle ne sont guère plus positives³⁸. Pour souligner la force novatrice des idées de Rousseau et du XIX^e siècle, c'est surtout ce discours moraliste qui a été retenu par les critiques lorsqu'ils parlent de la conception de l'enfant des siècles classiques. Cependant, le rôle qu'occupe l'enfant au sein des Belles-Lettres est beaucoup plus complexe ; l'instrumentalisation de l'enfant comme l'*autre* de l'adulte et du bon chrétien, qui a eu pour conséquence cette représentation péjorative des enfants, n'en constitue qu'une facette. Au moment même où les moralistes prônent la corruption générale de l'enfant, et même avant, certains auteurs jettent un tout autre regard sur l'enfant, leur accordant au sein de leurs œuvres une place beaucoup moins dépréciative.

Dès 1607, Honoré d'Urfé, l'auteur du roman pastorale *L'Astrée* donne à la jeunesse une place inédite. D'une part, un grand nombre de ses protagonistes sont encore dans un âge que l'on pourrait pour le moins qualifier d'adolescent. Plusieurs bergers réussissent ainsi facilement à se travestir en fille, puisque le fait qu'ils n'ont pas encore de barbe accentue leur aspect androgyne³⁹. D'autre part, dans les récits que font plusieurs personnages de leur vie, on note qu'ils détaillent leur enfance avec une étendue peu commune à cette époque. Qui plus est, la représentation de l'enfance et de l'adolescence y est le plus souvent positive. Le personnage de Thamire défend par exemple son affection pour une jeune fille de douze ans en faisant en même temps un éloge de la jeunesse :

Mais s'il vous plaist de vous souvenir que l'Amour est tousjours enfant, & que la jeunesse sur toute chose luy plaist, vous jugerez bien que puis qu'il falloit que j'aymassé, il n'y avoit rien qui fut si convenable [...] que cete beauté innocente et sans malice.⁴⁰

36 Nicolas Malebranche, *Conversations chrétiennes*, dans *Œuvres*, Geneviève Rodis-Lewis (éd.), Paris, Gallimard, bibliothèque de la pléiade, 1979, p. 100.

37 *Ibid.*, p. 100 sq.

38 Pierre de Bérulle décrit l'enfance comme l'état « le plus vil et le plus abject de la nature humaine après celui de la mort », cf. *Opuscules de piété* [1644], n° 69, Paris, éd. Aubier, 1944, p. 251.

39 Celadon, l'amant d'Astrée, se sert par exemple de ce procédé pour déclarer son amour. Voir Honoré d'Urfé, *L'Astrée, Première partie* [1607], Delphine Denis (éd.), Paris, H. Champion, coll. Champion classiques, 2011.

40 Honoré d'Urfé, *L'Astrée, deuxième partie*, *op. cit.*, p. 67.

Sous la plume de d'Urfé, l'idée de la corruption fait donc place à celle d'une innocence enfantine susceptible de charmer le lecteur adulte.

En revanche, Antoine Furetière exploite davantage le potentiel divertissant qui est propre à la mise en scène comique des enfants. Dans son roman satirique *Le Roman bourgeois*, Furetière décrit dans un registre burlesque l'attention exagérée que prête la bourgeoisie aux enfantillages de sa progéniture. Mais Furetière ne fait pas que se moquer de cette nouvelle attention. *L'Historiette de l'amour égaré*, intercalée au sein du roman, raconte les aventures de Cupidon. Ce Dieu Amour antique est traditionnellement représenté comme un *putto*, un enfant en bas âge, ou comme un garçon prépubère. Cependant, la représentation de Cupidon comme petit enfant est avant tout une convention, une allégorie de l'amour naissant. Même si, dans la peinture, des bébés et des nourrissons réels servent de modèles aux peintres⁴¹, Cupidon ne se caractérise pas par un comportement particulièrement infantin. Par conséquent la représentation détaillée du Dieu Amour ne témoigne pas d'un intérêt marqué pour la petite enfance. Furetière dépeint en revanche un Dieu Amour qui comporte toutes les caractéristiques typiques de l'enfant classique : la gourmandise, les sottises, la crainte du fouet, les larmes, mais aussi la curiosité et l'innocence. L'allégorie est ainsi ramenée à son sens littéral ; voici comment débute l'histoire de Cupidon :

S'il y eut jamais un enfant incorrigible, ce fut le petit Cupidon. [...] Vénus le menaçait souvent de lui donner le fouet. [...] Ainsi ce petit dieu allait mal passer son temps, s'il n'eût eu recours à la ruse ordinaire des enfants, qui, s'enfuyant de leur mère, se sauvent chez leur grand-maman [...] et parce qu'il faisait le pleureux, elle le réconforta (suivant la coutume des bonnes vieilles, qui applaudissent à toutes les sottises de leurs petits-enfants), le flatta et lui donna des pois sucrés.⁴²

Dans la suite de l'histoire, l'enfant s'enfuit finalement par crainte du châtimement et se cache parmi les mortels. Ainsi, dans le récit de Furetière, Cupidon devient un enfant comme les autres et celui-ci devient protagoniste du récit ; or, les défauts de l'enfant ne sont plus envisagés comme des pêchés ou des marques de l'imperfection de l'enfant, mais nourrissent la modélisation variée et divertissante de ce protagoniste inhabituel.

41 Laurent de La Hyre (1606-1656) a effectué plusieurs peintures qui montrent Cupidon comme un jeune enfant. Boucher, qui peint le Dieu Amour souvent à côté de sa mère, accentue également sa jeunesse. En revanche, Le Caravage, dans *L'Amour victorieux* [1602] par exemple, préfère des modèles prépubères pour réaliser Cupidon.

42 Antoine Furetière, *Le Roman bourgeois*, Jacques Prévot (éd.), Paris, Gallimard, 1981, p. 118.

Cette tendance à excuser les puérités des enfants se trouve dans *Le Page disgracié* renforcée par un procédé de double registre⁴³. Le narrateur, qui raconte à la première personne les épisodes de son enfance, se ressouvient avec une indulgence complaisante plutôt que de condamner moralement les sottises commises par l'enfant. De manière plus explicite que Furetière, Tristan L'Hermite souligne la valeur divertissante de ces puérités : ainsi, le jeune page se fait une certaine réputation à la cour parce qu'il entretient et amuse les seigneurs adultes par son naturel dégourdi. Or, si l'enfant réussit au moment même de l'action à divertir les adultes par les fruits de son imagination vive, pourquoi cela ne fonctionne-t-il pas au moment de l'énonciation, donc dans le récit fait *a posteriori* ? En effet, le jeune page réussit également à divertir le lecteur adulte, ce qui permet à Tristan L'Hermite de justifier implicitement le long récit qu'il fait des puérités de l'enfant qu'il fut. En même temps, l'auteur réalise l'énorme potentiel transgressif de l'enfant dans un contexte contraint par la censure. L'enfant, parce qu'il est dépourvu de raison et que ses propos passent pour des puérités, peut dire tout ce qu'il veut et même tenir des discours provocateurs ; il peut par exemple douter de l'existence de l'enfer, comme le fait le jeune page⁴⁴.

Nous pouvons donc remarquer que les caractéristiques spécifiquement enfantines ne sont pas généralement condamnées et que le discours moraliste ne représente qu'une voix dans le débat polémique sur la valeur de l'enfant. Or, c'est la littérature plus que le discours moral qui déterminera l'évolution de la conception de l'enfant : on le voit à l'aube du XVIII^e siècle dans les contes : l'enfant y occupe souvent une place primordiale puisqu'il devient le protagoniste et le héros de l'intrigue, non plus *malgré*, mais *grâce* à sa nature enfantine. Sa faiblesse devient ainsi une force ; ce n'est pas par hasard si, dans nombre de contes, c'est le plus jeune des enfants qui se révèle être le héros de l'histoire⁴⁵.

Ces jeux de représentation influencent, sur le long terme, la conception générale de l'enfant qui devient de plus en plus digne d'intérêt. Les mémoires, conçus comme héritage intellectuel de

43 Sur ce sujet voir Jean Rousset, *Forme et signification*, Paris, J. Corti, 1962.

44 « Un prince de l'Église de mes proches parents fut émerveillé des choses qu'il ouït dire de moi, et fut plus surpris encore lorsque [...] je lui témoignai en ma manière de m'exprimer que je doutais qu'il y eût des ténèbres où il y avait de si grands feux allumés. », L'Hermite, *Le Page disgracié*, *op. cit.*, p. 32.

45 Voir par exemple Charles Perrault, « Le Petit Pousset [1697] », dans *Bibliothèque des génies et des fées 4 – Contes merveilleux*, Tony Gheeraert (éd.), Paris, H. Champion, 2005 et Mlle L'Héritier, « Les Aventures de Finette », dans *Bibliothèque des génies et des fées 2 – Contes*, *op. cit.*

personnes d'une certaine importance politique et sociale, donnent généralement peu de place à l'enfant, les puérités de l'enfance n'étant pas dignes d'être représentées. On peut cependant observer qu'au cours du XVII^e siècle certains auteurs commencent malgré tout à s'y intéresser. Les mémoires de la Grande Mademoiselle en sont un bel exemple : sans rhétorique de justification elle consacre une quarantaine de pages aux années de son enfance, reproduisant de manière assez exacte sa perception enfantine et donc lacunaire, souvent au prix d'un récit exact des événements historiques auxquels elle assiste. Elle rapporte aussi sans retenue ses caprices enfantins, réclamant pour elle le droit de se ressouvenir d'une période de la vie qui lui était chère. Jean Garapon a d'ailleurs fait remarquer l'importance de cette période, surtout dans le processus de remémoration, pour la constitution de ce personnage exceptionnel :

Mademoiselle s'abandonne, et avec quelle plaisir ! - le caprice de la narration le prouve – à la pente d'une mémoire profondément affective. Sur le mode de l'improvisation, elle évoque la figure d'une jeune enfant à la fois proche et lointaine, chargée de toutes les insatisfactions et de tous les rêves du présent de l'écriture, d'une enfant chez qui la naissance, l'éducation et les circonstances ont développé une originalité de caractère sans égal, dont la suite des *Mémoires* porte les traces fidèles.⁴⁶

La Grande Mademoiselle ne voit certainement pas dans l'enfance une période heureuse par définition, comme c'est le cas de nos jours, mais, ayant subi les troubles de la Fronde, elle aime retrouver dans l'acte de l'écriture mémorialiste l'insouciance d'un temps révolu. Néanmoins, cette nostalgie représente la première pierre dans la construction de l'enfance comme période privilégiée et heureuse de la vie humaine. Cela d'autant plus que la Grande Mademoiselle n'est pas la seule à témoigner de cette nostalgie ; elle est au contraire sensible chez plusieurs mémorialistes de la même époque. Michel de Marolles est peut-être celui qui exprime de manière la plus explicite sa nostalgie d'une enfance heureuse et révolue pour toujours, lorsqu'il décrit les paysages de son enfance :

L'idée qui me reste encore de ces choses-là, me donnent de la ioye : ie revoy en esprit, avec un plaisir nom-pareil, la beauté des campagnes d'alors : il me semble qu'elles estoient plus fertiles qu'elles n'ont été depuis, que les prairies estoient plus verdoyantes qu'elles ne sont à présent, & que nos arbres avoient plus de fruits.⁴⁷

Nous avons donc pu voir qu'il existe dès le début du XVII^e siècle une conception très précise de la spécificité de l'enfance et de ses caractéristiques. Au delà, l'on peut remarquer un intérêt pour

46 Jean Garapon, *La Culture d'une princesse - écriture et autoportrait dans l'œuvre de la Grande Mademoiselle (1627-1693)*, Paris, H. Champion, 2003, p. 178.

47 *Mémoires de Michel de Marolles, Abbé de Villeloin, divisez en trois parties*, Paris, 1656, p. 10.

les enfants et les adolescents qui, jusqu'à l'époque moderne, ne cessera de croître. Dans ce contexte, les Belles-Lettres saisissent une tendance qui est sensible dès le tout début du XVII^e siècle. Mais les auteurs ne se contentent pas de la représentation de l'enfant réel, ni de la simple reproduction des stéréotypes qui déterminent l'imaginaire social. Au contraire, certains écrivains comprennent très vite l'énorme potentiel de l'enfant ; en jouant avec les catégories, ils modèlent l'enfant selon leurs besoins, lui attribuant ainsi une valorisation inédite qui, sur le long terme, aura aussi ses répercussions sur la représentation socio-historique de l'enfant.